

FAIRE ENTENDRE LA VOIX DU TRAVAIL

DISCOURS INAUGURAL DU FESTIVAL DES VOCATIONS

Henri VACQUIN, président des Chemins du Faire – sociologue du travail

J'ai la double charge de m'adresser à vous en tant que président de l'association Les Chemins du Faire, artisan du Festival des Vocations, et en tant que sociologue du travail avec cinquante ans d'exercice.

Je le fais avec une émotion toute particulière, car ce Festival passe outre à tout ce qui a été l'échec de ma génération : pendant des décennies, nous autres sociologues du travail œuvrant dans l'administration et les entreprises, avons tenté, en vain, de faire entendre la voix du travail. En vain, oui, car le seul discours qui n'a cessé de prévaloir était fondé sur la dévalorisation du travail. Le Festival des Vocations a décidé de donner la parole à ceux qui agissent, qui « font ». Ainsi donne-t-il enfin accès à la réalité, que les modes de lecture souvent très idéologisés sur le travail ne nous avaient pas permis d'aborder.

« Il faut travailler plus ! », « Il faut travailler moins ! » : voilà à quoi s'est longtemps limité le discours politique, dans la plus grande ignorance de ce qui était le fondement du travail. Pour mettre en place les 35 heures, on s'est contenté d'un découpage mécanistique du temps de travail, sans jamais s'interroger sur le fond de la relation au travail. En prenant le parti de faire parler le travail, le Festival des Vocations réussit là où nous avons échoué.

Certes, ce Festival est favorisé par l'air du temps : du petit village à la région, au pays et à la planète tout entière, l'opinion publique est aujourd'hui particulièrement sensible à ce qui « ne marche pas », aux dysfonctionnements. Être capable de poser la réalité des dysfonctionnements, dans le monde de l'entreprise comme de l'administration, tel était aussi notre objectif à nous, les sociologues du travail. Partout, il n'était question que de « qualité » : mais la qualité n'a de sens que dans la reconnaissance préalable des dysfonctionnements ! Sans prise en compte de ce qui dysfonctionne, on ne va nulle part. Le Festival des Vocations ose poser le problème en prenant le mal à la source : repérer les raisons profondes pour lesquelles « ça ne marche pas ». Il ne s'agit pas de désigner les coupables – mais les causes.

Premier dysfonctionnement, dramatique : à partir des années 1970, la jeunesse s'est trouvée privée d'accès au travail. Or l'accès au travail est une donnée fondamentale de la sociabilisation de l'individu. En le rendant très difficile aux jeunes, on a soumis plusieurs générations à une sorte de jeu de mort sociale. Car c'est par le travail, par l'immersion dans le collectif du travail, que l'individu découvre son utilité sociale à travers ce qu'il « fait ». Et cette découverte est fondamentale, en ce qu'elle initie ce qui sera ultérieurement l'utilité sociale de la citoyenneté. En créant le concours des Fairiades, le Festival des Vocations s'attaque à un problème de fond déterminant. Les jeunes des collèges et lycées doivent être mis en situation d'identifier une finalité qu'ils ont envie d'atteindre. Ils ont besoin de bâtir des projets attachés à des cas concrets, afin d'explorer la réalité et le domaine du possible. En 2021, alors que le Festival était encore empêché par la pandémie, les Fairiades ont récompensé des élèves qui avaient travaillé toute l'année sur des projets. D'autres viennent de l'être dans le cadre d'une deuxième édition. Parmi eux, une classe de Segpa d'un collège isérois dont le bonheur et la fierté faisaient plaisir à voir.

Ce qui m'amène au pire de ce qui a été infligé au travail : la dévalorisation du travail manuel. Pourquoi le pire ? Parce que dévaloriser le travail manuel, c'est priver la jeunesse de tout ce qui s'apprend en dehors des concepts enseignés à l'école. Un travailleur, quel qu'il soit, a besoin d'être « aux prises ». Seul le contact direct avec la réalité concrète de la matière, seule l'accumulation d'essais et d'erreurs pour parvenir à la maîtriser, permettent à l'individu de découvrir ses compétences et son utilité sociale. En privant les jeunes, et pire encore, en discréditant à leurs yeux cette façon d'explorer la réalité, c'est le travail lui-même qu'on a discrédité. « Tous au bac ! », ou plutôt « tout à l'égoût » : cet objectif absurde et aberrant prive tout simplement une grande partie de la jeunesse de la découverte de sa vocation, et de la joie de mobiliser celle-ci pour « faire » quelque chose. Au Festival des Vocations, la majorité des intervenants sont des travailleurs manuels – ou d'autres, qui ne l'étaient pas, et le sont devenus par choix. En quoi ce festival est très représentatif de la société : des travailleurs manuels, il y en a partout !

Quant à ceux qui ne le sont pas, j'ai fréquenté nombre de polytechniciens et d'énarques dans les entreprises que je conseillais. Ce qui manquait à ces jeunes gens était ce que possèdent les autodidactes : d'être ouvert à tout ce qui s'apprend autrement que dans les formations données à l'école. En invitant des travailleurs manuels à s'exprimer – oralement à la tribune, par les gestes de leurs savoir-faire dans les ateliers –, le Festival des Vocations rappelle à tous, dans ce monde désenchanté, que la valeur travail existe toujours. Elle n'est pas morte.

À ce propos, je vous livre cette anecdote qui remonte à quelques décennies et se déroule dans une entreprise où j'étais conseiller en tant que sociologue spécialiste des conflits. Lors d'un dialogue avec un fraiseur-outilleur (les aristos du travail dans la métallurgie !), celui-ci me fit une confidence. « Tu sais, Vacquin... » Oui, « tu », car

pour lui j'étais un collègue et non un intello débarqué d'on ne sait où. J'ai cette chance d'avoir suivi les Cours complémentaires de l'école primaire de la République, où la moitié de la journée était occupée par un atelier – tantôt bois, tantôt mécanique. Grâce à quoi j'ai un CAP de menuiserie et je suis ajusteur P1. L'ouvrier avec qui je discutais savait donc que je comprenais ce dont il me parlait. « Pendant la guerre, me dit-il, on travaillait pour les Allemands. Il fallait saloper son boulot. Eh bien, il faut que tu saches, vieux : moi, j'ai jamais pu saboter directement mon boulot. Je le faisais parfaitement aux cotes, aux normes, aux tolérances, et je le sabotais qu'après. Tu sais pourquoi ? Parce que saboter son travail, c'est se saboter soi-même. »

Je tiens à le dire ici : les mots de cet ouvrier valent pour tout travail, quel qu'il soit. Y compris le travail politique, le travail syndical, le travail de la représentation, mesdames et messieurs les élus qui êtes réunis ici ! Votre présence en cette cérémonie d'inauguration, à l'église Sainte-Foy de Mirmande, est porteuse d'un symbole fort : vous donnez l'exemple d'un « Faire » qui se met au contact de la création citoyenne. Il importe de vous en créditer, tant est fondamental le lien entre votre travail d'élus et la créativité citoyenne. Je dois vous l'avouer, lorsque Laurence Decréau est venue me présenter son projet, autant j'ai été sensible à ce que j'y trouvais d'intellectuellement porteur – l'événement en lui-même, mais aussi le choix du lieu, un petit village, façon de faire parler la France profonde... Autant j'ai été très inquiet de l'accueil que vous lui réserveriez. Pour bien connaître l'innovation citoyenne, je sais que d'innombrables initiatives naissent tous les jours. La plupart du temps, elles échouent, faute d'avoir rencontré des élus qui, comme vous, acceptent de les accompagner.

Mais les élus ne sont pas les seuls, tant s'en faut, à qui ce Festival doit la vie. Organismes d'État, administrations, collectivités territoriales, entreprises, fondations, associations... leurs représentants sont ici et je tiens à les remercier pour leur engagement sans faille tout au long de ces années de préparation. Tous ont mobilisé leurs fonds, comme leur énergie, pour que le Festival des Vocations existe.

Ne reste plus qu'à lui souhaiter une longue vie...